

Le rébus, le trognon et le nœud par Céline Danloy

Thierry Van de Wijngaert nous y a sensibilisés lors de son intervention à la matinée préparatoire du 16 mars 2017 : l'abord du symptôme est multiple.

Ainsi, avec Freud, le symptôme fait série avec les rêves, les lapsus et autres actes manqués. « Élevé à la considération d'un enjeu »[1], le symptôme est ici formation de l'inconscient. Véritable « vouloir-dire pour le sujet »[2], cet enjeu est ce qui passe à la trappe lorsqu'est promue comme objectif thérapeutique la normalisation à tout crin.

S'il est un vouloir-dire, le symptôme ne s'y résume cependant pas. Ainsi, Lacan, et tout particulièrement son dernier enseignement, met l'accent sur sa face de satisfaction. Substitut à la pulsion, le symptôme devient ici événement de corps.

Vouloir-dire et vouloir-jouir, le symptôme est donc aussi bien avènement de signification qu'événement de corps ; aussi bien trognon de réel hors-sens irréductible, inhérent à notre condition humaine, que « broderies »[3] autour de ce trognon, articulées à la chaîne signifiante.

Avec Joyce, Lacan fera un pas de plus, partant du constat que chez lui, « cette jouissance du symptôme tient en la promotion de son Nom propre qui vient à la place du Nom-du-Père »[4]. « Pour lui, la langue n'a pas trouvé à s'ordonner dans le régime du père. Elle s'est mise à bruiser d'échos. L'hypothèse, indique Miller, c'est que c'était là son *sinthome* et que c'est ce dont il a fait un produit de l'art, de son art il a accueilli son symptôme pour en faire un usage. »[5]

C'est le bouleversement du troisième enseignement de Lacan : s'enseignant de Joyce, Lacan fait du Nom-du-Père un « arrangement parmi d'autres »[6], arrangement équivalent à celui que peut constituer le symptôme, aussi écrit *sinthome*.

L'incidence clinique de cet enseignement est majeure puisqu'il fait du symptôme un point d'appui. À condition, bien sûr, que le sujet en trouve un certain usage.

« Passer de la croyance au père à la croyance au symptôme »[7], Éric Laurent l'épingle comme l'ambition de notre temps. C'est dire que les velléités curatives de notre époque nous coupent les moyens de l'action : étouffer le symptôme, enrayer le ratage fait courir le risque de ne pas pouvoir s'en servir !

La psychanalyse, elle, s'emploie à tenter de maintenir la place de cet inassimilable. C'est d'ailleurs à cet égard que le Comité d'organisation du Réseau 2 a choisi d'en faire son

thème

d'étude en 2018. Une manière de faire valoir l'éthique de la psychanalyse et ce en quoi cette éthique est politique.

[1] Vivier, A., « Quelle considération aujourd'hui du symptôme ? » in *La fonction du symptôme*, Archives du Poinçon, Actes du colloque de l'ACF-Massif central, 1999, pp.7-10

[2] *Ibidem*

[3] Selon l'expression de Lacan dans *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 19.

[4] Marret-Maleval, S., Introduction à la lecture du Séminaire XXIII présentée sur le site de l'ECF à l'adresse suivante : <http://www.causefreudienne.net/le-sinthome/>

[5] Miller, J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », cours du 24 novembre 2004, inédit.

[6] Zenoni, A., Le lien social et le symptôme dans la psychose, texte d'orientation, 2004, inédit. Accessible sur le site du Réseau 2 à l'adresse suivante :

<http://reseau2.be/wp-content/uploads/2019/05/Zenoni-Le-lien-social-dans-la-psychose.pdf>

[7] Laurent, É., « La société du symptôme » in « Paradis toxiques », Quarto 79, juin 2003, pp. 3-9.